

Irène Némirovsky
Le maître des âmes



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Irène Némirovsky

Le maître des âmes

*Préface d'Olivier Philipponnat
et de Patrick Lienhardt*

Denoël

Ce roman a paru en épisodes dans *Gringoire*
à partir du 18 mai 1939 sous le titre
Les Échelles du Levant.

© Éditions Denoël, 2005.

Extrait de la publication

Irène Némirovsky fut contrainte à un premier exil lorsque, après la Révolution russe, les soviets mirent à prix la tête de son père. Après quelques années d'errance en Finlande et en Suède, elle s'installe à Paris. Maîtrisant sept langues, riche de ses expériences et passionnée de littérature, Irène a déjà beaucoup publié lorsqu'en 1929 elle envoie à Bernard Grasset le manuscrit de *David Golder*. Et Irène devient une personnalité littéraire — injustement oubliée pendant des années — fêtée par Morand et Cocteau. Il ne faudra pas dix ans pour que ce rêve tourne au cauchemar : victime de l'« aryansisation » de l'édition, Irène n'a plus le droit de publier sous son nom tandis que Michel, son mari, est interdit d'exercer sa profession. Puis la guerre l'arrache de nouveau à son foyer. Emportée sur les routes de l'exode, elle trouve refuge dans un village du Morvan, avant d'être déportée à Auschwitz où elle est assassinée en 1942.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

La présente édition, par souci de vérité historique, respecte scrupuleusement le manuscrit publié en épisodes dans la revue *Gringoire*, ce qui explique, par endroits, la présence de quelques scories ou répétitions.

PRÉFACE

La damnation du docteur Asfar

Le 18 mai 1939, l'« hebdomadaire parisien, politique, littéraire » Gringoire entreprend la parution en feuilleton des Échelles du Levant¹, le dernier roman d'Irène Némirovsky, « la grande romancière slave » qui publie régulièrement dans ses pages depuis 1933.

Les « échelles du Levant » sont ces comptoirs commerciaux, villes et ports du Proche-Orient qui, depuis toujours, articulent l'Europe à l'Asie, vissés aux carrefours des épices, de la soie, de la misère et des pogroms. Pendant l'entre-deux-guerres, alors que l'immigration n'a jamais été aussi forte en France, avec l'afflux de réfugiés de toute l'Europe orientale mais aussi d'Espagne, les « échelles » symbolisent ce flux démographique qui fait naître une forme mutée de xénophobie, envenimant le vieil antisémitisme chrétien du rejet plus global du « métèque ». Dans son emploi péjoratif, ce terme est

1. C'est aussi le titre d'un roman d'Amin Maalouf (1996), d'où le titre de *Maître des âmes* (*master of souls*) choisi pour la présente édition, surnom sous lequel Asfar se fait connaître à Paris. (N.d.E.)

apparu à la fin du siècle précédent, dans le sillage du scandale de Panamá et de l'affaire Dreyfus. Pour ceux qui l'emploient, il est synonyme d'étranger, d'apatride, de Juif. Le héros du Maître des âmes est de ceux-là. Son nom, Asfar, d'origine punique, est aujourd'hui encore répandu au Proche-Orient; en arabe, il signifie « voyager », mais il semble également indiquer une figure universelle, celle d'Ahasvérus, le Juif errant, personnage clé de l'imaginaire romanesque de l'entre-deux-guerres et de l'Histoire contemporaine, comme l'illustre, au moment où paraît Les échelles du Levant, l'odyssée tragique du Saint-Louis, dont tant de passagers juifs, refoulés des deux côtés de l'Atlantique, finiront dans les camps nazis.

À l'époque où s'amorce le roman — 1920 —, un débat curieux agite le Sénat. Une mystérieuse contagion, un « microbe anarchique » menacerait de transformer Paris en « nécropole ». Un sénateur désigne l'agent infectieux : une « invasion de métèques de deuxième zone », « exténués, pleins de vermine », et qui ont fondu sur Paris par « centaines de mille ». Bien entendu, ces envahisseurs sont « des israélites dont le flot monte sans cesse de l'Europe orientale ¹ ». Les « échelles du Levant », ce sont aussi ces passerelles d'abordage jetées sur le navire Occident (ce n'est pas un hasard si le domaine de Wardes s'appelle La Caravelle); elles sont aussi l'ascenseur social, « la dure échelle de la réussite » qu'Asfar le forban désespère d'emprunter,

1. Voir Michaël Prazan, « L'entre-deux-guerres et l'affaire de la "maladie n° 9" », in *L'écriture génocidaire*, Calmann-Lévy, 2005.

redoutant son inéluctable naufrage : « Je viens de si loin, je monte de si bas... »

Elle aussi venue de loin, Irma Irina Némirovsky n'est certes pas montée de si bas. Elle ne sort pas de la même « boue » qu'Asfar, ce podol juif de Kiev par exemple, dont elle décrit la fange dans Les chiens et les loups. Ses parents habitaient les hauts quartiers du Petchersk et parlaient le français. Ses grands-parents maternels, Iona et Roza, étaient du quartier juif d'Odessa, à deux pas du ghetto de la Moldavanka où Asfar, les brouillons en attestent, a débuté sa vie d'enfant sauvage ; mais Iona, diplômé, travaillait dans une banque, et Roza venait d'une famille favorisée. Ils apportaient une forte dot à Léon Némirovsky, le père d'Irène, qui n'en avait nul besoin : il évoluait dans les milieux de la haute finance et comptait parmi les heureux Juifs persona grata à Saint-Pétersbourg. Néanmoins, l'ascension littéraire d'Irène Némirovsky dans la France d'après-guerre, où ses parents avaient fui les désordres révolutionnaires, n'est pas sans évoquer l'épopée médicale d'Asfar, passé en quinze ans du statut de « petit médecin étranger » à celui de « maître d'âmes ». Statut qui ne le préserve qu'imparfaitement de la suspicion, cette épée suspendue dont ce livre montre une parfaite conscience. Car dans la réussite même, Asfar reste à la merci de la vogue, c'est-à-dire du caprice de bourgeoises sans cervelle, et surtout de la rumeur ; il reste la bête aux abois que son épouse Clara n'a pas cessé de voir en lui. « Le monde qui l'entoure est un monde de fous, celui que j'ai connu », précise Irène Némirovsky, « le monde des riches, mais des riches conformistes. »

Livre terrible, entêté, hâtif, Le maître des âmes est le récit d'une assimilation crapuleuse payée d'un reniement, un mythe de Faust transposé dans l'immigration. Le médecin vendu est le docteur Dario Asfar, ce Knock vénal né en Crimée « de sang grec et italien ». Irène Némirovsky a hésité à l'appeler Papadopoulos, à le faire naître dans une « obscure bourgade » grecque ou même aux États-Unis ; finalement, elle en a fait son propre frère. Avorteur par nécessité, parasite par obligation mais aussi, hélas, par nature : né « loup affamé », Asfar mourra « bête sauvage ». D'emblée défini par « le type levantin » et des « traits qui ne sont pas d'ici », avatar de « toute une lignée d'affamés », il est marqué par l'atavisme, ce bras qui maintient l'étranger dans sa lie : « Je crois que j'étais destiné à être un vaurien, un charlatan, et que je n'y échapperai pas. On n'échappe pas à sa destinée. » Son appétit d'« une carrière honorable » est une illusion que la fréquentation des milieux d'argent a dégrisée. Naguère objet de pitié ou de mépris, il sera sans scrupule. Et l'immaculée Sylvie Wardes, icône virginale d'un Occident consolateur, n'est jamais qu'un pieux fantasme, l'opium du « métèque ». C'est dessillé sur la corruption du « monde » qu'Asfar condescend à redevenir un détrousseur, « un petit rôdeur misérable », bref, à obéir à sa pente et, de « gibier », devenir « chasseur » : logique implacable du roman némirovskien, réduction du naturalisme zolien à sa plus farouche expression. L'homme est un loup pour l'homme, et la rapacité, la fourberie n'épargnent ni les ghettos d'Ukraine, ni les villas de Neuilly ou de la Riviera. Philippe Wardes et Dario

Asfar sont deux prédateurs qui ne survivent que l'un aux dépens de l'autre. Tôt ou tard, riche ou pauvre, français ou non, chacun se livre à la traque mutuelle qui est le propre de la race humaine.

Cette férocité, Irène Némirovsky en a observé les ravages aussi longtemps que, de 1929 à 1934, Bernard Grasset fut son fervent éditeur. Depuis les années 20, ce fauve blessé apaisait à Divonne-les-Bains des troubles nerveux préoccupants, jusqu'à délaisser de longs mois la conduite de ses affaires. De 1927 à 1931, il avait enduré les soins du docteur René Laforgue, l'un des pionniers du freudisme, qu'il finit par qualifier de « charcutier de l'âme » ; puis, après qu'il se fut répandu en imprécations sur ses collaborateurs, eut sombré dans l'alcoolisme et goûté de la camisole de force, il accusa sa famille d'« assassinat moral » et de « séquestration » à seule fin de l'éloigner de sa maison d'édition. En 1932, à Toulon, le docteur Angelo Hesnard avait apporté un répit en prescrivant la chasse aux « spectres de l'envoûtement judéo-germanique » — entendez la psychanalyse — pour le soumettre à une cure de déculpabilisation. En réalité, Bernard Grasset semblait tombé sous sa coupe et Paris le tenait désormais pour un aliéné. Les actionnaires impatientés suggéraient de le placer sous tutelle. Sous leur pression, sa propre famille intenta à l'éditeur de David Golder un procès en empêchement. Irène Némirovsky fut l'un des rares écrivains, en novembre 1935, à lui apporter son soutien public.

Cette affaire qui bouleversa l'édition parisienne ¹

1. Voir Jean Bothorel, *Bernard Grasset. Vie et passions d'un éditeur*, Grasset, 1989.

est l'une des sources d'inspiration du Maître des âmes. Mais, pour façonner le personnage de Wardes, Irène Némirovsky a mêlé les traits de caractère de Bernard Grasset, « l'homme à qui tout réussit, et qui a l'âme malade », à ceux d'un joueur compulsif nommé André Citroën. Quant à Asfar, il est composé d'une multitude d'êtres réels, au nombre desquels le docteur Pierre Bougrat, condamné au bagne en 1927 au terme d'un procès retentissant. Enfin, il n'est pas interdit de voir en ce « maître d'âmes » un double de la romancière : « Il a de l'imagination. Il ne voit pas seulement une phlébite, une paralysie générale, etc., mais il voit l'homme. L'homme l'intéresse. C'est l'homme qu'il veut séduire, vaincre ou tromper, et non la maladie. » Cela est si vrai que lorsqu'elle entreprend ce roman en mars 1938, sous le titre provisoire Le charlatan, Irène Némirovsky commence, comme à son habitude, par concevoir la biographie complète de chacun de ses personnages.

Roman du sang que l'on ne peut ravalier, de la « flèche d'Orient » que l'on ne peut dévier pour parler comme Paul Morand, Le maître des âmes conte l'histoire d'un « sauvage » avide de respect, de conquête et d'aisance, qui se fera goule pour gober les âmes, mais aussi consommer de jeunes corps. Ce n'est pas pour rien qu'Elinor, qui représente ici l'appel de l'hérédité, est l'anagramme de l'Orient — ce mot qui, chez Maurras, chez Léon Daudet, chez Céline, mais aussi chez Martin Buber, est synonyme de Juif. Pas pour rien, non plus, qu'au chapitre 29 Asfar cite Ézéchiél. Le maître des âmes serait-il la version dramatique — ou mélodrama-

tique — de France-la-douce, ce roman de Morand qui, en 1934, raillait sur le ton de la gaudriole l'invasion des plateaux français par la « racaille qui grouille » et par « quelques-uns des pirates, naturalisés ou non, qui se sont frayé un chemin, parmi l'obscurité de l'Europe centrale et du Levant, jusqu'aux lumières des Champs-Élysées », ce qui est peu ou prou le sujet d'Irène Némirovsky ? Elle a lu France-la-douce, dont elle pointe la « cocasserie » dans une note personnelle ; la même année, c'est Morand qui publie quatre de ses nouvelles « cinématographiques » chez Gallimard, sous le titre Films parlés. Et comment ne pas rapprocher David Golder (1930) de Lewis et Irène (1924), deux « romans d'affaires » dont l'un commence par « Non, dit Golder » et l'autre par « Quinze, fit Lewis » ? C'est aussi l'incipit du Maître des âmes : « J'ai besoin d'argent ! — Je vous ai dit : non. »

Il était naturel, en somme, qu'Irène Némirovsky fût accueillie à bras ouverts par Gringoire, premier hebdomadaire français, qui tirait alors à plus d'un demi-million d'exemplaires. Nul, en 1939, n'a oublié l'extraordinaire succès de David Golder, que s'étaient disputé le théâtre et le cinéma huit ans plus tôt. Le premier signe amical est venu de Gaston de Pawlowski qui, dans le numéro du 31 janvier 1931, plaçait la romancière aux côtés de Tolstoï et Dostoïevski dans la « forêt littéraire ». Le même jour, cependant, Le Réveil juif rendait un son différent, irrité que les poncifs véhiculés dans David Golder au sujet des grands argentiers juifs « agréent aux nombreux antisémites ». Car il était aussi naturel que, chassée de Russie par le bolchevisme,

Irène Némirovsky fût reçue dans un hebdomadaire dont l'antimarxisme, avant l'antisémitisme qui le gangrena, était le cheval de bataille de son patron, Horace de Carbuccia. C'est d'ailleurs l'orientation mussolinienne de Gringoire qui décide son directeur littéraire, Joseph Kessel, à s'en désolidariser en 1935. Il y avait sans doute fait entrer Irène. Pourtant elle reste. C'est que même la respectable et conservatrice Revue des deux mondes lui a refusé des nouvelles, suspectées un peu vite d'« antisémitisme » par René Doumic. Gringoire, au contraire, soucieux de ratisser large, ne craint pas le grand écart. Alors qu'en mai 1934, Marcel Prévost y dénonce la « persécution des Juifs » et salue le tempérament slave et la clarté française d'Irène Némirovsky, le 10 novembre 1938 le même journal claironne : « Chassez les métèques. » En juillet 1939, tout en publiant Les échelles du Levant, il ouvre sa une à un nouvel éditorialiste fiévreusement antisémite, Philippe Henriot. Il est vrai aussi que, tirage oblige, le Tout-Paris gravite autour d'Horace et Adry de Carbuccia, de Jean Cocteau à Pierre Drieu la Rochelle, pour s'en tenir à la littérature.

De fait, Irène Némirovsky n'a pas manqué d'admirateurs dans la presse antibolchevique et antisémite. Robert Brasillach, en 1932, distingue dans L'Action française la « poésie si émouvante et si vraie » des Mouches d'automne. Jean-Pierre Maxence, proche de l'Action française, salue en 1939 ses « poignantes histoires » mûries sans hâte¹; un an plus tôt, le même applaudissait dans Gringoire le « cri

1. Jean-Pierre Maxence, *Histoire de dix ans*, Gallimard, 1939; Éditions du Rocher, 2005, p. 225.

du sang » de Bagatelles pour un massacre, un pamphlet délirant de Louis-Ferdinand Céline contre toutes les formes de la « juiverie ». Et il est vrai que, dès Le malentendu qu'Irène Némirovsky publie à vingt-trois ans, apparaissait le cliché du « jeune Israélite riche, élégant, long nez pointu dans une face fine et pâle [...] avec des yeux avides ». Quant au bimensuel Fantasio dans lequel, encore étudiante, elle fit paraître ses premiers « Dialogues de Nonoche et Louloute » à l'été 1921, il se distinguait par la sottise et la grossièreté de son chauvinisme. Cela suffit-il pour faire d'elle une romancière antisémite, comme l'a hâtivement résumé Léon Poliakov, elle qui se garde de généraliser et ne peint que des êtres singuliers ? Si elle recourt consciemment à des poncifs qui sont ceux de pareils auteurs, ce n'est pas pour juger ses créatures, mais pour les accabler d'une fatalité, d'un poids dramatique supplémentaire. « Humilier, rapetisser les principaux personnages », tel sera d'ailleurs l'art poétique défini en marge de Suite française. Elle paiera toujours de ce type de malentendus sa liberté d'écrivain, son style acide et sa volonté, parfois faussée, de ne pas produire l'œuvre attendue d'une romancière « d'origine à la fois russe et israélite, émigrée en France après la révolution de 1917 », ainsi que la présentait Robert Brasillach à ses lecteurs. Car Irène Némirovsky a toujours eu le souci de ne pas verser dans le béat « roman juif », illustré dans les années 1920 par la série des « Juifs d'aujourd'hui » de Jacob Lévy. Il lui répugne que son talent soit suspecté d'empathie. S'interdire de noircir un personnage, fût-ce au prix d'un masochisme, serait

pécher par subjectivité. Est-ce le prix à payer pour devenir écrivain français ? Emmanuel Berl, dans un même scrupule, n'a-t-il pas le premier publié France-la-doulce¹, qui donne le ton de Bagatelles : « La France, c'est vraiment le camp de concentration du Bon Dieu » ?

Pour les uns, forts du recul historique et tristes qu'Irène Némirovsky soit elle-même une immigrée, qui plus est juive, le sordide feuilleton balzacien du Maître des âmes est une caricature inexcusable du « métèque mal habillé et mal rasé », affublé de tous les attributs piochés parmi les stéréotypes dont l'époque est prodigue : Asfar, le misérable « petit étranger, bilieux, aux yeux de fièvre », bête « sortie de son souterrain », « petit Levantin des bouges » aux « traits tourmentés » et à la « peau brune » caractéristiques du « masque d'Oriental », est le prototype de la « race obscure », pétrie du « limon de la terre ». Ce qu'on appellerait de nos jours un « délit de sale gueule »...

Irène Némirovsky ignore-t-elle donc la menace antisémite pour parler aussi légèrement, comme ici, de « racaille levantine » ? De tels mots ne sont pas anodins à une époque où Bagatelles pour un massacre rencontre un succès populaire : sorti dans les derniers jours de 1937, il s'écoulera jusqu'à quatre-vingt-cinq mille copies de cette logorrhée qui conspu, entre autres, les Juifs venus des « bourbes d'Ukraine ». Or Asfar ne rêve-t-il pas de nettoyer cette « boue » orientale qui lui colle à la peau, de la

1. *France-la-doulce* fut prépublié dans l'hebdomadaire politique et littéraire *Marianne* qu'Emmanuel Berl dirigeait pour le compte des Éditions Gallimard.

même façon que les producteurs de France-la-doulce ne tremblent que d'être renvoyés dans « les boues de l'Ukraine » d'où ils sont issus ? Irène Némirovsky n'ignore nullement que son Ukraine natale, comme l'écrivait Bernard Lecache dans une terrible enquête publiée en 1927, est « le pays des pogromes », où des dizaines de milliers de Juifs sont morts de 1919 à 1921, sacrifiés sur l'autel de la guerre civile.

Est-ce alors déni de ses racines ? Bien au contraire, le tropisme juif de ses romans montre qu'elle ne cesse de les interroger. « Je n'ai jamais songé à dissimuler mes origines, proteste-t-elle. Chaque fois que j'en ai eu l'occasion, j'ai clamé que j'étais juive, je l'ai même proclamé ¹ ! » Blâme-t-on Mauriac de ses portraits au fiel de la bourgeoisie bordelaise ? Ce que l'on feint de lui reprocher, on ne le reproche pas à Isaac Babel qui, dans ses Contes d'Odessa, met en scène sans complaisance le petit peuple du ghetto ; on ne le reproche pas à Shalom Asch qui, dans Pétersbourg, n'hésite pas à parler de « type juif » ou de « capital juif ». Pourquoi ? Parce que Irène Némirovsky n'écrit pas en yiddish ou en russe, mais en français, la langue de l'antisémitisme de plume, celle de Drumont, de L'Antijuif et de Maurras, sans parler de Jules Verne, qui en ont fait une clause du style national, et dont on trouve des traces chez les auteurs les plus respectables, André Gide par exemple. Au risque de la comparaison, elle se rend aimable au lecteur français, de même que, dans ses premières tentatives littéraires, elle accumulait les formules du roman sentimental :

1. *L'Univers israélite*, juillet 1935.

quel artiste n'a pas d'abord planté son chevalet dans un musée ?

Irène Némirovsky n'aurait pas dû tant lire les bons auteurs français, étant adolescente. Ainsi, on a peu souligné que le stéréotype du financier « roi du monde » qui apparaît dans David Golder est le même que le Gundermann que Zola campe dans L'Argent ou que l'Andermatt de Maupassant dans Mont-Oriol. Mais qu'Irène Némirovsky emprunte ces personnages, elle est montrée du doigt. Or ce sont les lecteurs antisémites de David Golder qui l'ont rendu suspect, de même que ce sont les nazis qui mettront de l'antisémitisme dans Le Juif Süß de Lion Feuchtwanger. Irène Némirovsky en est à ce point consciente qu'au moment d'écrire ce roman elle hésite encore à entreprendre un livre « terriblement provocant », une somme qu'elle appellerait Le Juif. Elle y renoncera, de peur de n'être pas comprise : « Évidemment, Le Juif serait le mieux, mais des considérations extralittéraires se mêlent à ma crainte. » Peut-on être plus clair ? Les Juifs, dans les romans d'Irène Némirovsky, ne sont pas de la chair à pamphlet ; ils sont sa madeleine, de formidables colporteurs d'imaginaire. À l'un de ses personnages, un Russe, Morand hilare fait dire : « Mort aux youpins. » Voilà bien le type d'abjection absente de ses romans. Car qui traite Asfar de « sale étranger » ? Ses voisins huppés de l'avenue Hoche. Qui dit de lui qu'il a « le trafic dans le sang » ? Ange Martinelli, rongé par le ressentiment social.

Enfin, la vague xénophobe et antisémite qui saisit le corps médical français dans les années 30 est bien réelle. Que reproche par exemple à ses

147183

Irène Némirovsky
Le maître des âmes



Le maître des âmes

Irène Némirovsky

Cette édition électronique du livre
Le maître des âmes d'Irène Némirovsky
a été réalisée le 27 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070342518 - Numéro d'édition : 237324).

Code Sodis : N55922 - ISBN : 9782072492556
Numéro d'édition : 253434.